

Un franciscain suisse à redécouvrir: Le P. Léon Veuthey (1896-1974) - Un savant cordelier du Bas-Valais

par Michel Veuthey

Vanitas vanitatum

«Les religieux dédaignent ces vanités-là», avait répondu naguère le Père Léon à mon frère Germain, qui voulait supputer les chances de son oncle à recevoir un jour un de ces titres honorifiques et pompeux que la Curie romaine accorde à ses fidèles serviteurs. Peut-être me ferait-il aujourd'hui la même réponse, si je pouvais lui demander son avis sur la perspective d'un article consacré à sa mémoire. Ce n'est donc pas une éventuelle gloire posthume que viseront mes propos, car je préfère centrer ces quelques pages sur ce qui, dans la vie et l'œuvre du P. Léon, peut aider les lecteurs dans leur marche spirituelle. Je répondrai mieux ainsi aux préoccupations pédagogiques qui ont animé son action durant sa vie.

La fuite des vanités mondaines ou intellectuelles me paraît être précisément la première leçon que le P. Léon nous ait laissée, qu'il s'agisse de sa vie imprégnée de simplicité et de vérité, ou de son œuvre écrite, toute consacrée à livrer à ses lecteurs les précieuses découvertes de son expérience spirituelle et de sa réflexion.

Son *Journal de noviciat*¹, publié à la fin de l'année dernière par les Editions Saint-Augustin, à Saint-Maurice, constituera un moyen particulièrement adéquat pour nous permettre de cerner sa personnalité, au cours de cette année décisive qui vit mûrir son engagement définitif dans la vie religieuse. Toute la personnalité du P. Léon y apparaît déjà, dans la franchise de prises de conscience successives, au gré des découvertes que le déroulement des jours pouvait lui apporter.

1. Survol d'une vie

1.1. Une jeunesse studieuse

Clovis Veuthey - c'était le nom de baptême du P. Léon - naquit à Dorénaz, dans le Bas-Valais, le 3 mars 1896. Avant-dernier d'une famille de sept enfants - six garçons et une fille -, il vécut son enfance dans son village natal, partageant son temps entre l'école - qui ne durait alors que six mois par an - et la vie paysanne. Ses parents étaient agriculteurs, mais son père Jean-Pierre ma-

1 Père Léon Veuthey, *Journal de noviciat*, Saint-Maurice 1996. [= *Journal*].



III. 1
Maison natale du P. Léon Veuthey à Dorénaz VS. (Photo Véréne Simonazzi-Morisod)

nifesta des dons multiples dans divers domaines, puisqu'il fut secrétaire communal et exploita une ingéniosité peu commune dans la construction de systèmes de transport par câble, pour véhiculer jusqu'à la plaine les arbres coupés dans les forêts de la montagne voisine.

Certains de ses frères, ainsi que sa sœur, continuèrent la tradition familiale, l'agriculture restant pour eux l'activité principale, ou du moins une occupation accessoire importante. Trois de ses frères s'engagèrent dans les chemins de fer. L'instituteur de Dorénaz, Théophile Balleys, sut repérer les dons intellectuels du jeune Clovis et son sens pédagogique. Il l'encouragea donc à se présenter à l'Ecole normale de Sion, que l'Etat du Valais avait confiée à la congrégation des Marianistes.

C'était en 1911. Tout se passa bien jusqu'au jour où la santé du jeune étudiant suscita de vives inquiétudes. En avril 1913, une grave affection pulmonaire le



III. 2

La famille Veuthey; Clovis (P. Léon) se trouve au second rang, le second en partant de la gauche; deux de ses frères manquent. (Photo Documentation Michel Veuthey)

force à interrompre ses études. Le médecin n'autorise même pas son transfert à l'hôpital, tant son état lui semble précaire. C'est donc sa mère, qui, abandonnant sa famille, vient soigner le jeune malade à l'infirmerie de l'école. Dès que le médecin l'y autorise, Clovis rentre dans son village, et va passer quelques mois de convalescence dans un alpage, à la Giète, cette Giète où il reviendra si volontiers plus tard pour ses quelques jours de vacances annuelles.

1.2. De l'étudiant à l'enseignant

Les études avaient été courtes! Malgré cela, dès l'automne 1913, Clovis Veuthey est appelé à donner quelques leçons aux jeunes de son village ayant dépassé l'âge de la scolarité, mais devant se soumettre à ce qu'on appelait les «cours complémentaires». Le sens pédagogique du jeune instituteur fut apprécié, même si certains de ses élèves étaient plus âgés que lui!

En automne 1914, il est choisi pour enseigner dans le hameau de Miéville, dépendant de la commune de Vernayaz, située en face de Dorénaz, sur la rive gauche du Rhône. Là encore, les résultats sont positifs, et la commune de Dorénaz le rappelle l'année suivante, en 1915, pour enseigner d'abord dans le petit village d'Allesse, situé entre Dorénaz et la Giète, puis à Dorénaz, dans l'école principale de la commune.

En 1919, les chanoines de l'Abbaye de Saint-Maurice, qui desservait la paroisse d'Outre-Rhône, formée des villages de Dorénaz et de Collonges, lui proposent de remplacer un de leurs professeurs au Collège Saint-Charles de Porrentruy, dans le Jura suisse, engagement qui favorisa sans doute la découverte de sa vocation religieuse.

J'ai rencontré naguère plusieurs de ses anciens élèves. Tous se rappelaient la clarté de son enseignement, la fermeté de sa discipline, mais surtout sa bonté. L'un d'eux, Sylvain Maquignaz, originaire d'Allesse, affirmait volontiers qu'il n'aurait jamais quitté son village et serait devenu berger de chèvres, sans les conseils judicieux de son maître, qui l'amènèrent à poursuivre ses études et à devenir un journaliste apprécié. Grâce à lui, nous connaissons diverses anecdotes savoureuses de cette époque. Il relate par exemple le retour des jeunes élèves de Collonges à Allesse - deux bonnes heures de marche, dont une sur un chemin en pente raide -, retour interrompu par une halte dans un petit restaurant: les élèves purent y apaiser leur soif et leur faim d'adolescents, grâce à la générosité de leur maître, dont les revenus, pourtant, n'étaient sans doute pas énormes... Chez un autre ancien élève, Pio Darioly, devenu plus tard professeur de piano au Conservatoire de Sion, le visage s'illuminait à la pensée du jeune professeur du Collège Saint-Charles, qui lui avait révélé tant de richesses intellectuelles.

Dans une époque où la durée limitée de la scolarité et la précarité des moyens pédagogiques contraignaient les enseignants à suivre un programme souvent austère et exigeant, Clovis Veuthey savait apporter des sources d'ouverture bienvenues, notamment en initiant ses élèves à des matières réservées alors à des études plus spécialisées, comme la botanique: il éveillait ainsi chez les jeunes l'amour et le respect de la nature, plusieurs dizaines d'années avant que l'on ne parle d'écologie dans la presse ou de «tendance verte» en politique! J'y vois surtout le signe de l'esprit franciscain du futur P. Léon.

1.3. La découverte de l'amour

Dans son *Journal de noviciat*, le jeune religieux évoque son expérience de l'amour humain, l'amour d'une jeune fille qui, le jour de leur première communion - qui se faisait alors au cours de l'adolescence - avait récité au nom de tous la consécration à la Sainte Vierge. Il l'appelle «l'ange de mon adolescence». «A dix-huit ans», précise-t-il, «elle s'est envolée dans les pâturages du divin Epoux»².

Quelques jours plus tôt, il avait déjà évoqué cet être disparu, en des mots à peine voilés: «La tempête de la nuit avait éparpillé des pétales sur la terre détrempée. Une rose arrachée de sa tige gisait sur le buis d'une bordure d'allée.

2 Journal, 32.

Je la relevai délicatement. Des souvenirs d'enfance se réveillaient en moi. Mes yeux se mouillaient. Pourquoi? Je ne le sais. Peut-être le souvenir d'une autre rose détachée...»³.

Cette expérience - dont il ne nous parla évidemment jamais, faut-il le préciser? - fut sans doute importante pour l'équilibre de son existence, éveillant en lui cette affectivité que l'austérité du couvent et la rigueur de la vie intellectuelle auraient peut-être contenue dans des limites trop étroites.

1.4. La vocation franciscaine

Les années 1919-1920 furent pour le jeune professeur une période assez mouvementée. Il sentait l'appel de Dieu, mais d'une manière encore assez confuse, et son être opposait à cette vocation naissante de multiples obstacles. Son Journal évoque cette période troublée:

«On m'avait bien parlé de l'état ecclésiastique. Mais j'avais à cette époque une profonde répulsion pour l'habit religieux. Amour de la liberté; préjugés contre les prêtres par suite de mauvaises lectures. Mon esprit d'indépendance me représentait la soutane comme un joug insupportable. Et j'exprimais mon horreur contre toute contrainte sociale, militaire ou religieuse par cette phrase lapidaire: tout uniforme est un esclavage»⁴.

Je ne sais comment il avait connu l'existence à Zurich d'un jésuite valaisan, le P. de Chastonay, qui joua un rôle décisif dans son choix. Le *Journal de noviciat* revient plusieurs fois sur ces mois difficiles, riches d'élans et d'hésitations, et qui aboutirent au choix définitif. Après «dix jours de luttes, [...] d'espoir et de doute»⁵, après avoir erré à Zurich, à Lucerne et à Fribourg, c'est dans cette ville qu'il acquiert la certitude que la vie religieuse est bien faite pour lui, après avoir assisté aux vêpres chez les cordeliers.

C'est le 5 octobre 1921 - au lendemain de la fête de St-François, précise-t-il, qu'il quitte définitivement son pays.

«Le sacrifice est accompli. Je quitte famille, patrie, rêves, affections, tout, pour répondre à un appel d'abord lointain puis de plus en plus pressant: des morts, des illusions fauchées, des angoisses, des tristesses; besoin du grand, du beau, de l'idéal, de l'infini, douces délectations de musique claustrale, de lentes psalmodies; puis la main de Dieu qui vous écrase et brise les dernières résistances. Des larmes, puis, le sacrifice accompli, joie, immense paix qui ne laisse plus de place au doute. Don de soi complet, absolu»⁶.

3 Journal, 31.

4 Journal, 103.

5 Journal, 104.

6 Journal, 19.

Le voilà donc engagé dans l'ordre des Frères mineurs conventuels, les cordeliers, comme on les appelle familièrement. Certains s'étonnèrent de ce choix: qu'il sentît une vocation franciscaine, nul n'en doute; mais il aurait très bien pu opter pour les capucins, qu'il connaissait bien en Valais. Peut-être ceux qu'il connaissait, étaient-ils trop engagés dans un ministère en milieu rural pour manifester des intérêts intellectuels qui pussent correspondre aux besoins du futur franciscain? Les jeunes cordeliers suisses devant accomplir leur noviciat en Allemagne, ce départ fut un déchirement supplémentaire: peut-être cet argument joua-t-il un rôle? Il ne nous le dit pas, mais cette année passée en Bavière, à Schwarzenberg, nous est bien connue, puisqu'il a pris soin de noter presque quotidiennement ses réflexions et ses impressions.

1.5. *Le Journal de noviciat*



III. 3

Le novice Léon Veuthey. (Archives du Couvent des Cordeliers de Fribourg)

Quand parut, en 1975, quelques mois après sa mort, la version italienne du *Journal de noviciat* du P. Léon, nous en fûmes tous surpris, car jamais il ne nous en avait parlé. Nous étions surtout étonnés qu'un religieux des années 20 ait pu livrer ainsi le récit quasi journalier des événements de sa vie, l'évolution de ses sentiments, le cheminement de sa réflexion sur la vie religieuse. Un tel retour sur soi nous intriguait surtout de la part d'un religieux dont nous avions tous constaté l'exceptionnelle discrétion, le souci constant de parler de lui le moins possible. Les voies du Seigneur sont mystérieuses. Sans vraiment comprendre l'origine de cette démarche, nous ne pouvons que nous en féliciter, car ce texte nous permet de cerner, mieux que nos souvenirs, la personnalité du P. Léon.

L'entrée au couvent représente à la fois une mort et une résurrection:

«Pas une larme. Nous avons fait tout cela le sourire aux lèvres, sourire qui n'était qu'un reflet de l'immense bonheur que nous a procuré ce jour béni et inoubliable.

Jour de mort et de résurrection. Aurore d'une vie nouvelle, pour l'idéal, pour l'amour, pour le Christ. Vie de dépouillement, de pauvreté, d'abandon à la volonté de Dieu sur les traces du Poverello [...]»⁷.

Le jeune novice connaît malgré tout des moments de nostalgie. Même s'il a choisi librement un ordre qui l'éloigne de son pays, l'exil lui pèse, et il évoque souvent les moments où son imagination, lourde de souvenirs, le ramène à sa patrie:

«Mon premier dimanche au noviciat. Un beau soleil m'invite à descendre au jardin. Les cloches sonnent dans les campagnes [...]. L'appel de Jésus à tous ses fidèles [...]. Des églises s'emplissent; là-bas, dans mon pays, des visages, des souvenirs [...]»⁸.

«Et l'on sent pourtant planer le silence du soir, un silence plein de mélancolie qui vous étreint l'âme et vous fait rêver. La patrie lointaine. D'autres soirs, d'autres rires, d'autres chants. Les scènes passées se dessinent avec une troublante précision [...]»⁹.

Mais son engagement est évidemment plus fort que la nostalgie. Deux voies s'ouvrent à lui pour progresser dans la vie religieuse:

«Où est le chemin de la perfection? Est-ce l'amoureux abandon à Dieu, la prière, la bonté, le simple accomplissement de sa tâche quotidienne, ou bien plutôt la vie austère, ascétique, pleine de macérations, de jeûnes et de disciplines?»¹⁰.

Face à ce dilemme, il prie, il scrute la vie des saints, il interroge son maître des novices. Celui-ci paraît avoir été un homme de sagesse et de bon sens, car il interdit à son jeune confrère les mortifications physiques et les privations de nourriture, trop néfastes pour sa santé fragile. Ses hémoptysies l'ont repris et la voie de la perfection ne peut décidément pas passer par les pénitences physiques. Citant Saint-François, «qui défendit sévèrement tous les instruments de pénitence et qui ne voulut point d'autre règle que l'Evangile et point d'autres mortifications que celles de la pauvreté, du dépouillement complet et de l'abandon au bon plaisir de Dieu», le futur P. Léon résume ainsi sa solution:

«Prier. Aimer. Cultiver la bonté. Se sanctifier dans les petites choses et être prêts à accepter les grandes quand Dieu nous les enverra»¹¹.

7 Journal, 29.

8 Journal, 33.

9 Journal, 81.

10 Journal, 49.

11 Journal, 51.

Il revient souvent sur ce thème, résumant sa règle de vie en affirmant que «la sanctification n'est pas un élan dans la divinité, mais une marche pas à pas sur la terre, les yeux levés au ciel»¹².

Pédagogue pour lui-même comme il le fut et le sera pour les autres, il définit ce qu'il appelle son «règlement de perfection»:

«1er point: Accomplir ponctuellement mais sans inquiétude et sans vain scrupule tous les devoirs de mon état.

2ème point: Pour le reste, m'abandonner à Dieu, attendre, écouter et suivre ses impulsions au jour le jour»¹³.

On ne sera pas étonné de le voir insister sur l'importance du silence. Dès son arrivée à Schwarzenberg, il souffre de ne pas les trouver, ses confrères, plus jeunes que lui, n'éprouvant pas autant que lui cette soif de paix et de recueillement:

«Les jeunes gens rient et parlent très fort. Trop fort pour moi: j'avais si souvent rêvé au profond silence des cloîtres, aux heures méditatives où la pensée s'envole vers l'infini [...]»¹⁴.

La vie commune est parfois difficile à vivre, quand on aspire comme lui à la méditation. «Il y a des heures, des heures de récréation surtout, qui sont longues. Les jeux, les vaines causeries sont sans attrait et laissent du froid dans l'âme»¹⁵, note-t-il le 1er février. Un peu plus tard, l'épreuve est évoquée avec encore plus de force:

«O chambre commune, avec ton air de renfermé et tes longues heures de vie commune dont parle *l'Imitation: Vita communis maxima poenitentia*. L'on veut du silence, l'autre cause. L'on veut causer, il faut se taire. Et tous les tics, les agacements qu'il faut supporter! Cela vous irrite les nerfs, vous cause des tempêtes intérieures. Et cependant, il faut tout supporter, il faut se taire. Il ne faut point se fâcher. Et, quand la tentation est trop forte, l'on ferme les yeux, l'on se bouche les oreilles et l'on essaie de sourire. Oh! la chambre commune, la belle école de la victoire sur soi-même!»¹⁶

Mais, même quand la vie est difficile, la joie intérieure et la paix restent intactes. «La surface peut, par instants, être agitée, mais le fond qui repose en Dieu

12 Journal, 115.

13 Journal, 109.

14 Journal, 21.

15 Journal, 70.

16 Journal, 76.



III. 4

P. Léon Veuthey avec Joseph Gogniat, organiste titulaire de la cathédrale de Fribourg. (Archives du Couvent des Cordeliers de Fribourg)

est toujours calme»¹⁷. La source de cette sérénité, l'auteur la trouve dans l'amour.

Il faudrait citer encore de multiples passages, mais ces quelques extraits permettent sans doute de sentir le ton de ce *Journal*, que nous retrouverons d'ailleurs pour évoquer la personnalité de son auteur.

1.6. Les années fribourgeoises

Après avoir poursuivi ses études de philosophie et de théologie à Fribourg, le P. Léon est ordonné prêtre le 16 août 1925. Quelques jours plus tard, il célèbre sa première messe dans l'église de Collonges, où il a été baptisé.

De 1925 à 1932, il enseigne au Collège Saint-Michel de Fribourg. En 1926, il est nommé directeur du *Pensionnat du Père Girard*, géré par les cordeliers. Le P. Grégoire Girard avait été une grande figure de son ordre, durant la première moitié du 19^{ème} siècle, période troublée pour le catholicisme helvétique. La figure de cet aîné dans son ordre et dans la pédagogie intéresse vivement le P. Léon, qui étudie sa vie et son œuvre dans un ouvrage publié à

¹⁷ *Journal*, 113.

Paris en 1934¹⁸. Plusieurs articles importants avaient déjà paru sur divers aspects de la vie du P. Girard au cours des années précédentes.

1.7. La première période romaine

Une nouvelle étape s'ouvre en 1932, avec le départ pour Rome. Cette ville, le P. Léon l'aima beaucoup et il y passa désormais la plus grande partie de sa vie.

En 1932, le P. Léon devient professeur de philosophie au *Collège de la Propagation de la foi* (souvent appelé, en français, par une simplification malheureuse, *Collège de la Propagande...*). Deux ans plus tard, il devient vice-recteur du *Collège Séraphique International*, l'université romaine des cordeliers, où il enseigne la théologie et l'histoire des religions.

Il reçoit en 1940 le titre de Maître en théologie. Si son enseignement est très apprécié de ses étudiants, c'est par son souci d'éviter tout échafaudage théorique qui n'aurait pas été d'abord expérimenté dans le concret de sa vie. En effet, dès son noviciat, le P. Léon s'était donné une règle qu'il n'oublia jamais:

«L'exemple, la sanctification personnelle d'abord; la parole ensuite. Ne rien enseigner qu'on ne l'ait pratiqué soi-même»¹⁹.

Apprécié des étudiants, le P. Léon l'est aussi de ses confrères. De 1945 à 1954, il est assistant du Ministre général des cordeliers, ce qui l'amène à voyager beaucoup en divers pays. C'est aussi en 1945 qu'il fonde un mouvement de spiritualité pour laïcs, la *Croisade de la charité*. Elle commençait à prendre forme, quand une des filles spirituelles du P. Léon découvre que Chiara Lubich avait eu une intuition analogue en fondant les *Focolari*. Pour éviter le développement de deux mouvements presque semblables, les responsables des deux se rencontrèrent. Chiara Lubich vint parler du problème avec le P. Léon à Dorénaz, durant ses vacances estivales, et les deux groupes opérèrent leur fusion. C'est ainsi que le P. Léon fut amené à rédiger la *Charte des Focolari*, dont il fut, durant quelques temps, le conseiller spirituel.

Mais ces activités pastorales ne représentent qu'un aspect de la vie du P. Léon durant cette période romaine, car il continue à enseigner, à étudier, à rédiger de nombreux ouvrages de philosophie, de théologie et de spiritualité.

18 Léon Veuthey OFMConv, Un grand éducateur, le Père Girard (1765-1850), Paris 1934.

19 Journal, 122.

1.8. Les vacances à la Giète

L'alpage de la Giète avait été pour le jeune Clovis Veuthey, par son air pur et sa tranquillité absolue, un lieu idéal de repos et de convalescence durant sa maladie de 1913. Il aimait y revenir chaque année, et cela même durant la guerre. Nous savions, par ses lettres à mon père, qu'il allait venir bientôt, et soudain il arrivait, avec son calme souriant, et c'était, pour sa sœur et pour ses frères, pour ses neveux et nièces, une joie renouvelée d'année en année. Il passait quelques jours à Dorénaz, où sa sœur avait conservé sa chambre avec vénération, puis il montait à la Giète.

Les souvenirs accumulés dans ma mémoire s'entremêlent après tant d'années, mais quelques images émergent avec une grande précision. C'est d'abord la messe en plein air, devant le chalet, grâce à un petit autel portatif que des amis romains lui avaient offert, grâce aux ornements brodés par ma mère, avec la triple nappe réglementaire. La pale, née de la main d'une artiste dont le P. Léon était directeur spirituel, apparut l'année suivante, comme une œuvre d'art particulièrement précieuse. Je revois aussi la messe du 15 août 1939, avec la bénédiction de la croix nouvellement installée dans la partie in-



III. 5

Messe à la Giète, le 15 août 1939. L'auteur de l'article est le servent de messe du P. Léon. (Photo Ida Veuthey Riganti)

férieure de l'alpage; ma mère et ma tante y avaient chanté - par cœur! - l'in-troit *Gaudeamus* et une messe d'Henry Du Mont. Personnellement, j'étais le servent de messe officiel de mon oncle, ce qui me permettait de voir avec quel recueillement simple il célébrait.

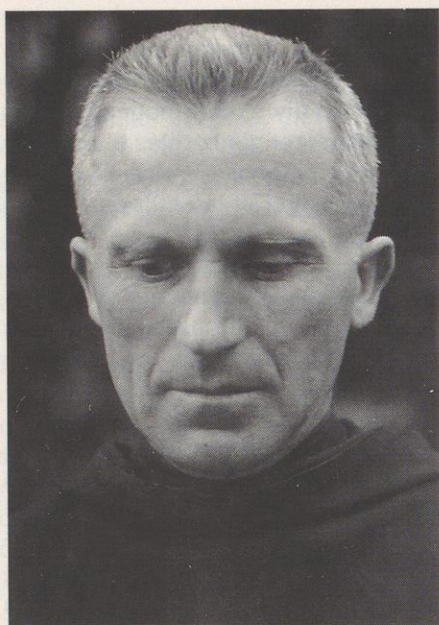
Tous les jours, le P. Léon partait vers la forêt avec son bréviaire, soucieux d'avancer le plus possible dans la lecture de l'office pendant les heures où son esprit était particulièrement disponible à la prière, même si cette avance bousculait quelque peu le sens primitif de l'office divin, créé pour sanctifier les heures de la journée, et non pour permettre aux religieux zélés d'anticiper jusqu'au matin la récitation de l'office du soir... Le Concile Vatican II n'avait pas encore passé par là: c'était le temps où l'on célébrait la «nuit pascale» à 7 heures du matin...

Un jour, le P. Léon, rentrant de sa pieuse promenade, nous raconta qu'un serpent vagabond avait passé sur son pied, alors qu'il s'était assis au bord du chemin pour prier. Maître de ses réactions comme il l'était toujours, le P. Léon n'avait pas bougé, et le serpent avait poursuivi sa route...

D'autres souvenirs de vacances remontent à ma mémoire, en particulier nos longues escapades vers les hauteurs montagneuses, munis du pique-nique préparé par ma mère. Quel que fût le temps, même dans les plus grosses chaleurs de l'été, le P. Léon ne se permettait jamais de quitter sa soutane pour les commodités de la marche. Il escaladait vaillamment pierriers et pâturages, nous invitant à admirer la flore très particulière de ces hauteurs, les formes immuables des rochers et celles, constamment mouvantes, des nuages.

Ce qui nous frappait beaucoup, c'était le souci du P. Léon de découvrir toujours de nouveaux itinéraires, de nouveaux paysages. Je me souviens en particulier d'une balade aux Gorges du Dailley, au-dessous de Salanfe. Après la guerre, ma famille avait abandonné le chalet de la Giète et c'est dans la Vallée du Trient, aux Marécottes, que se déroulaient nos vacances estivales. S'il continuait à aller à la Giète chez un autre de ses frères, le P. Léon venait aussi parfois aux Marécottes. Tenant comme toujours à revenir - comme les mages fuyant Hérode... - «par un autre chemin», le P. Léon ne voulut pas reprendre au retour la petite route de l'aller. Mais il n'y en avait pas d'autre! Alors, pour éviter la monotonie du retour par un sentier déjà connu, il nous fit passer par une forêt abrupte, à travers les branches sèches et les cailloux, nous imposant et s'imposant à lui-même une expédition plutôt fatigante, atténuée pourtant par la bonne humeur générale.

Les vacances à la Giète avec le P. Léon, dans la simplicité d'un chalet sans confort et sans électricité, n'avaient rien de triste. Discret sur ses responsabilités et ses activités, le P. Léon répondait avec une grande réticence mais une grande simplicité - parfois en rougissant quand les demandes étaient trop directes pour sa modestie - aux questions curieuses de ses neveux, avouant par petites doses, sur notre insistance, qu'il avait été l'objet d'attentions toutes spéciales, comme délégué du Ministre général, aux fêtes ayant marqué à Vézelay, en été 1946, le 8ème centenaire de la deuxième Croisade.



III. 6

P. Léon Veuthey OFMConv. (Photo de Maurice Moullet OFMConv; Archives du Couvent des Cordeliers de Fribourg)

1.9. La crise de 1954 et l'exil à Bordeaux

Dans sa réflexion, dans son enseignement et dans son ministère, le P. Léon prit souvent des positions novatrices - la recherche de chemins neufs, comme lors de ses promenades en montagne! - qui furent parfois critiquées. C'est surtout dans son enseignement, semble-t-il, qu'il s'attira des réactions négatives. En une période où les dominicains occupaient des positions importantes dans les congrégations romaines et donc dans l'enseignement officiel de l'Eglise, la philosophie et la théologie de saint Thomas étaient considérées par certains comme la seule source de la doctrine. Soucieux d'ouvrir ses élèves à une vision théologique plus large, le P. Léon tenait à leur faire connaître un autre grand théologien médiéval, saint Bonaventure. Cela lui valut un certain nombre de difficultés.

Sans doute par souci de paix et pour éviter des polémiques, les supérieurs du P. Léon lui demandèrent, en 1954, d'abandonner son enseignement romain, et même de quitter Rome, au grand regret des étudiants qui appréciaient beaucoup ses cours.

C'est ainsi qu'à l'âge de 58 ans, quand d'autres commencent à songer à leur retraite, le P. Léon fut envoyé dans une paroisse ouvrière de la banlieue de Bordeaux, le Cypressat. Il y resta 10 ans. En plus de la peine que dut lui causer l'abandon d'un enseignement où il se savait apprécié, il subit un déménagement, la découverte d'un milieu social et pastoral qu'il connaissait mal, avec

un ministère aux dimensions intellectuelles relativement réduites. Depuis son noviciat, le P. Léon s'était pourtant préparé au ministère, comme nous le prouvent plusieurs passages de son *Journal*:

«Que je sois un religieux fervent. Que je sauve mon âme. Et ce serait trop peu! Mais que je sauve beaucoup d'âmes! Que je sois l'humble filet que le Pêcheur jette à la mer. Que le filet soit tendu, tirailé, qu'il se remplisse jusqu'à se rompre pourvu que la pêche soit abondante»²⁰.

«J'ai dit mon amour pour les petits et les faibles, pour les ouvriers qui peut-être rugiront contre ma soutane. Mais qu'importe, je les aimerai quand même»²¹.

«Si nous voulons que la religion se répande, faisons-la aimer. Pour la faire aimer, soyons, nous qui la représentons, religieux, prêtres, soyons des saints. Quand le clergé sera saint, le royaume des cieux sera proche»²².

Nous avons été informés de ce départ de Rome et nous avons perçu qu'il y avait eu quelque problème, mais jamais nous n'avons senti chez le P. Léon la



III. 7
P. Léon Veuthey comme assistant général à côté du P. Général Beda Hess (au centre) le 29 novembre 1950 à Rome.
(Archives du Couvent des Cordeliers de Fribourg)

20 *Journal*, 32.

21 *Journal*, 67.

22 *Journal*, 68.

moindre amertume. Bien au contraire, il se donna avec zèle à sa nouvelle tâche, s'intéressant à l'histoire de la paroisse et s'efforçant de se conformer aux exigences d'un ministère aussi nouveau pour lui, avec ses visites à domicile, ses catéchismes fort différents des cours de théologie romains, ses célébrations paroissiales en une période où le futur renouveau liturgique commençait à provoquer discussions et attentes diverses.

1.10. La seconde période romaine

En 1965, les choses, à Rome, s'étaient calmées, le Concile Vatican II avait fait souffler un vent nouveau, les réformes n'effrayaient plus guère les chrétiens ... et le P. Léon fut rappelé à Rome, dans le nouveau *Seraphicum*, au sud de la ville. C'est là qu'il passa les dernières années de sa vie. Le P. Léon a 69 ans quand il revient à Rome. S'il reçoit la responsabilité de la vie spirituelle de ses jeunes confrères, il ne reprend pas l'enseignement dont il était chargé antérieurement.

Par contre, ses travaux personnels se poursuivent. Dès 1931, il avait publié un article sur la pensée d'Alexandre d'Alexandrie²³, franciscain du début du 13ème siècle, qui avait été le sujet de sa thèse en philosophie²⁴. En 1937, c'est un autre théologien médiéval, Jean Duns Scot, qui fait l'objet d'une conférence en Allemagne au cours d'un congrès²⁵. Une deuxième étude sur ce penseur franciscain paraît en 1947²⁶. Nouvelles recherches en 1950 et 1951, à l'occasion de la publication de l'œuvre de Duns Scot, qui reparait encore en 1967 et 1968 dans la bibliographie des écrits du P. Léon²⁷. Cela prouve l'intérêt qu'il portait à son vénérable confrère.

Je garde un souvenir précis d'une visite que j'avais faite à mon oncle au cours de cette période. Son bureau était couvert de petites fiches de travail soigneusement disposées, ce qui prouvait bien que le P. Léon poursuivait son activité intellectuelle en dépit des atteintes de l'âge et de la maladie.

23 Léon Veuthey OFMConv, Alexandre d'Alexandrie, en: Etudes Franciscaines, 43 (1931), 145-176, 319-344; 44 (1932), 429-467.

24 Léon Veuthey OFMConv, Alexandre d'Alexandrie, Maître de l'Université de Paris et Ministre général des Frères mineurs, Paris 1932.

25 Leo Veuthey OFMConv, Augustinismus und Aristotelismus, Eine Erwiderung auf: Firmin Hohmann OFM, Ist Duns Skotus Augustinist oder Aristoteliker (Wissenschaft und Weisheit 4 (1937), 131-140), in: Wissenschaft und Weisheit 4 (1937), 211-215.

26 Leone Veuthey OFMConv, E Scoto un agostinista?, in: Miscellanea Francescana 47 (1947), 214-216.

27 Leone Veuthey OFMConv, Il Cristocentrismo di Duns Scoto, in: Miscellanea Francescana, 67 (1967), 3-17. Léon Veuthey OFMConv, Duns Scot et le Mystère de la Transsubstantiation, Rome 1968. Léon Veuthey OFMConv, Duns Scot - Pensée théologique, Paris 1968.



III. 8

P. Léon Veuthey et Fr. Joseph Chollet entourés d'étudiants en théologie de la Province suisse à «Seraphicum» en Rome, printemps 1971. (Archives du Couvent des Cordeliers de Fribourg)

En effet, sa santé déjà fragile se détériora peu à peu, avec la maladie de Parkinson. S'il accepta cette épreuve avec une très grande sérénité, il avouait craindre que la maladie - ou les remèdes qu'on lui prescrivait et qui produisaient des effets secondaires inquiétants - ne le prive de sa lucidité: pertes de mémoire, hallucinations commençaient à le préoccuper gravement, sans toutefois lui faire perdre sa paix intérieure. Il confia à l'une de ses filles spirituelles ce dernier acte d'abandon: «J'ai senti que le Seigneur me demandait peut-être aussi le don de la raison. Au début, ce fut dur, mais ensuite je me suis dit: si c'est la volonté de Dieu, cela est bien ainsi, et puis tout est bien allé»²⁸. Mais son état empira et l'on dut le transporter à l'Hôpital Gemelli, où il mourut le 7 juin 1974.

2. «Un homme surnaturel»

C'est l'expression utilisée par le P. Maximilien Kolbe dans son *Journal*, pour définir le P. Léon après l'avoir rencontré à Rome, peu avant la guerre. Ils s'étaient rencontrés un dimanche à midi sur la Place Saint-Pierre, et étaient

²⁸ Raconté dans Leone Veuthey, *Seraphicum* et *Associazione culturale Leone Veuthey*, Roma 1994, 11.

rentrés ensemble à la Via San Teodoro. Cette rencontre avait frappé le P. Léon, qui nous avouait plus tard s'être senti aussitôt en communion avec le généreux franciscain polonais.

Ces deux mots définissent sans doute la personnalité du P. Léon de la manière la plus adéquate possible. C'est certainement sa manière d'envisager la vie et les événements comme des dons de Dieu qui représente le trait dominant de sa personne. Essayons pourtant d'en préciser quelque peu les contours.

2.1. *Un être discret*

Dans la vie de tous les jours, c'est la discrétion du P. Léon qui nous frappait le plus. Jamais il ne s'imposait dans la conversation, même s'il avait toujours une idée personnelle sur les événements du monde en général comme sur les changements atmosphériques ...

Sa santé fragile exigeait de lui de multiples précautions. Mais nous ne nous en apercevions guère, car il évitait d'en faire état pour ne pas nous déranger dans notre manière de vivre ou nous inquiéter. Quelques détails nous le révélaient, comme sa manière d'éviter les courants d'air, dangereux pour ses poumons, ou cette «acidité» qu'il confessait, presque malgré lui, quand il devait s'abstenir de certains mets.

Discret, il l'était aussi dans ses témoignages d'affection, qui le faisaient parfois passer pour un personnage un peu froid, mais qui étaient avant tout le fruit d'une éducation selon laquelle même les membres de la famille les plus proches évitaient tout épanchement affectueux. Cette retenue ne pouvait que s'accroître avec l'expérience de la vie religieuse, où tout excès de chaleur humaine paraissait alors suspect. Pourtant, au cours de la dernière visite que ma sœur Christiane fit au P. Léon avec sa famille, elle avait noté chez lui un comportement nouveau: il s'efforçait de jouer et de plaisanter avec ses petites-nièces, beaucoup plus qu'il ne l'avait jamais fait auparavant avec notre génération.

2.2. *La quête de la beauté*

J'ai déjà évoqué l'amour du P. Léon pour la nature. Ce trait de caractère était apparu dès les premières années de son enseignement. Il est très présent aussi dans son *Journal de noviciat*, où il évoque à plusieurs reprises la beauté de la création, exprimant tour à tour sa tristesse d'en être privé et sa joie de pouvoir en jouir:

«Je suis dans ma nouvelle cellule, moins monacale peut-être, mais plus conforme au sentiment franciscain, à ce penchant d'amour de la nature qui poussait

François à choisir sa cellule en pleine campagne, près des forêts, sur les montagnes où l'on jouit des divines magnificences de la création [...]. Je contemple, de ma nouvelle cellule, la campagne, les bois, le grand ciel, l'espace enfin, d'où l'on s'envole dans l'infini»²⁹.

Le P. Léon se montrait sensible à toute forme de beauté, et tout spécialement à la musique. Ce thème apparaît dès la deuxième ligne de son *Journal*, le jour de son arrivée à Schwarzenberg.

Visiblement, la beauté est pour lui une voie capable de nous conduire au mystère de Dieu. On me permettra de citer un long passage écrit le 23 février, à propos de ce qu'il nomme trois manières de pratiquer la présence de Dieu:

«Dieu est présent dans toute la nature. Le saisir avec son être tout entier: dans les beautés que mes yeux perçoivent, c'est la Beauté infinie de Dieu qui se reflète et c'est Dieu que mon regard cherche lorsqu'il s'arrête sur les productions esthétiques de l'homme et de la nature. Dieu sous les couleurs, Dieu sous les lignes harmonieuses, Dieu sous les paysages enchanteurs, Dieu sous les phénomènes où se révèlent la puissance, la grandeur, la magnificence de l'Etre suprême. Dans les mélodies et les harmonies qui frappent mes oreilles, mon esprit tressaille comme à l'écho des mélodies et des harmonies divines. Au contact de la suavité du parfum de fleurs, des jouissances du goût et du toucher, je sens le frémissement des contacts et des jouissances divines. Dans toutes les tendances de mon être, j'en pressens l'assouvissement libérateur dans les voluptés de l'union divine»³⁰.

C'est aussi pour cela qu'à ses yeux la liturgie doit être belle. Le chant grégorien, qui formait alors la matière essentielle de la liturgie chantée, lui apparaît comme un trésor irremplaçable. Ici encore, le *Journal* est éloquent:

«Ici le chant grégorien a fait place au chant populaire en langue maternelle. [...] Les lentes mélodies grégoriennes me manquent et j'en ai comme une nostalgie. [...] Et je suis descendu au jardin où, pour la première fois depuis que je suis ici, le grand vent, le vent de chez nous, grondait à travers les pommiers à demi effeuillés. J'ai chanté le *Gloria* et le *Credo* grégoriens et le vent m'accompagnait comme un orgue puissant et majestueux»³¹.

Au cours d'un des derniers séjours que le P. Léon fit en Suisse, il m'interrogea longuement sur la place du chant grégorien dans la liturgie d'après le Concile, car il savait que j'assumais alors diverses responsabilités dans le domaine de la musique liturgique. Mais, si ses questions révélaient un attachement profond à ce répertoire qui avait occupé tant de place dans sa vie de prière, elles ne traduisaient nulle amertume car il comprenait fort bien - et son ministère

29 *Journal*, 49.

30 *Journal*, 75.

31 *Journal*, 31.

à Bordeaux avait confirmé une intuition que son *Journal* évoque déjà - les enjeux de la réforme liturgique et le souci de l'Eglise d'offrir à ses fidèles la possibilité de prier et de chanter dans leur langue. Dans son *Journal*, il lui arrive de se poser une question sur ce sujet: «Pourquoi employer dans les offices de l'Eglise cette langue latine que les fidèles ne comprennent pas et que le prêtre saisit souvent si mal?»³² Il trouve sans tarder une réponse, voyant dans le maintien du latin une raison profonde, celle de l'unité: «L'unité de la langue exprime l'unité de l'esprit»³³. Il restait ainsi fidèle à une conviction à laquelle l'Eglise tint fortement, du Concile de Trente à celui de Vatican II. Il est assez frappant de constater dans ces réflexions comment un jeune religieux, sans avoir fait d'études liturgiques ou musicales particulières, se pose de multiples questions auxquelles le Concile s'affrontera 40 ans plus tard.

On trouve là, et sans doute en bien d'autres aspects de sa vie et de sa pensée, ce double souci de la fidélité à la tradition - la liturgie latine, le port de la bure, le respect de la règle, l'amour du silence - et de la réponse la plus adéquate possible aux besoins du peuple chrétien d'aujourd'hui. L'Evangile reste le même à travers les siècles, mais son intelligence ne cesse d'évoluer, car il contient la réponse aux grandes questions de l'humanité, quel que soit le siècle, quel que soit le lieu de son incarnation.

2.3. *L'amour de la vie*

Je voudrais évoquer encore un autre aspect de la spiritualité du P. Léon: son respect de la vie. Au début de son noviciat, il essaie de pratiquer la pénitence physique telle qu'elle était alors en usage:

«Hier soir, je me suis flagellé, oh! en riant: car je voyais déjà la mine que ferait mon voisin de chambre s'il m'entendait. Et, sérieusement, je me suis demandé s'il convenait de se donner la discipline. N'est-ce pas contre le respect dû à notre corps, qui est lui aussi une créature du bon Dieu?»³⁴.

Si la flagellation subie par le Christ au cours de sa Passion lui apparaît malgré tout comme une raison justifiant ce douloureux exercice, la réalité concrète de sa faiblesse physique le ramène à la raison, par la bouche de son maître des novices: «L'obéissance vaut mieux que le sacrifice. Tout le monde ne peut jeûner et mortifier sa chair, mais tous peuvent aimer»³⁵. Respecter son corps, c'est respecter la vie. Entre la débauche et la mortification morbide, il y a toute une gamme de possibilités qu'un sage respect de la vie devrait nous aider à

32 *Journal*, 89.

33 *Journal*, 89.

34 *Journal*, 24.

35 *Journal*, 43.

découvrir. Ce besoin d'équilibre est omniprésent chez le P. Léon, en particulier celui qui unit la raison et l'affectivité.

«On a donné à la raison plus que son droit. C'était peut-être nécessaire dans un temps de sentimentalisme outré et de doute universel. La raison doit conserver son rôle modérateur. Mais comment l'oiseau pourra-t-il voler si on lui coupe les ailes?»³⁶.

La manière même dont le P. Léon évoque poétiquement cet élan de l'être révèle bien à quel point le sens de l'harmonie lui tient à cœur. En cela, la lecture du *Journal de noviciat* représente pour nous, 75 ans plus tard, une source de riches réflexions dont la sagesse n'a pas vieilli.

3. Un centenaire ... et après?

3.1. Une source et un exemple

L'anniversaire de la naissance du P. Léon fut l'année dernière un heureux prétexte pour la publication de la version originale de son *Journal de noviciat*, une traduction italienne ayant paru peu après sa mort, en 1975³⁷.

Cette publication, assurée par les Editions Saint-Augustin, grâce surtout à l'intérêt porté à ce témoignage par Gabrielle Crittin, fut à son tour l'occasion d'une exposition organisée à la Bibliothèque municipale de Saint-Maurice, grâce à la bienveillance et au dynamisme de Maurice Parvex, directeur de cette institution. Il mit tout son enthousiasme à cette réalisation, au moment même où il la quittait pour prendre sa retraite. Cette réalisation fut rendue possible grâce à de multiples collaborations, en particulier celle de l'*Association des amis de Léon Veuthey*, fondée et présidée à Rome par le P. Ernesto Piacentini OFMConv, à qui l'on doit une première étude³⁸ sur la vie et l'œuvre du P. Léon, et la publication de plusieurs ouvrages épuisés ou restés inédits. Il faut signaler aussi l'apport de la Province suisse des Frères mineurs conventuels, ceux de la Bibliothèque nationale à Berne et de la Bibliothèque cantonale à Sion, sans oublier les prêts et la présence active de plusieurs membres de la famille du P. Léon.

Une partie importante de son œuvre fut ainsi présentée au public: livres, manuscrits, documents divers, objets ayant appartenu au P. Léon, et une riche série de photographies formèrent une exposition aussi intéressante que variée. De nombreux visiteurs s'y intéressèrent, laissant parfois d'émouvants té-

36 Journal, 37.

37 Leone Veuthey OFMConv, *Compresi il Segno di Dio - Diario di noviziato*, Firenze 1975.

38 Gianfranco Grieco OFMConv; Ernesto Piacentini OFMConv, *P. Leone Veuthey, OFMConv. Un maestro di dottrina e di vita*, Roma 1995.

moignages dans le Livre d'or mis à leur disposition. Cet événement obtint plusieurs échos médiatiques et fut aussi l'occasion de présenter au public valaisan un ordre religieux rarement actif dans ce canton. Un certain nombre de personnes manifestèrent enfin leur intention d'adhérer à l'Association citée plus haut. Grâce à elle, grâce au dynamisme de son fondateur-président, le P. Piacentini, la publication des œuvres du P. Léon va se poursuivre. Plusieurs volumes ont déjà paru dans une belle collection. Ses confrères parlent même d'une éventuelle béatification du P. Léon. Mais là, nous sortons évidemment du cadre de cet article! Sans doute cette perspective aurait-elle suscité, chez P. Léon lui-même, rougeur et sourire incrédule ... Mais son ardent désir de progresser vers la sainteté rejoindrait là son souci constant d'aider les autres, ses confrères, sa famille, ses amis, ses étudiants, les personnes qui se confiaient à sa direction spirituelle, ses paroissiens de Bordeaux, dans cette voie difficile où il trouvait lui-même la source de sa générosité.

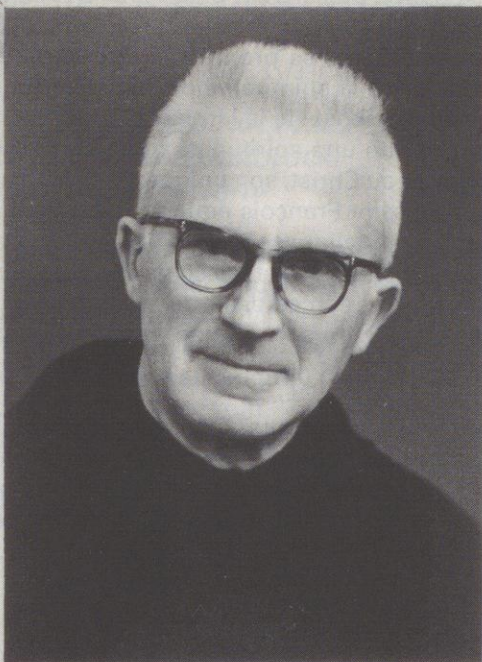
3.2. Une œuvre abondante

Même en analysant les quelque 3000 lettres de son courrier ou les notes manuscrites de ses projets de conférences, il serait impossible de mesurer tout ce que le P. Léon put apporter à ceux qu'il rencontra au cours de son existence. C'est pourquoi la publication de ses œuvres est importante, car elle nous livre l'essentiel de sa pensée, et même de sa vie. Peu de temps après sa mort, le P. Piacentini dressa l'inventaire des ouvrages laissés par le P. Léon. Cet *Elenco*³⁹ comporte 219 titres! Le P. Léon écrivit souvent en latin, mais tout aussi fréquemment en français, en italien et quelquefois en allemand. Quelques œuvres furent traduites en anglais, en néerlandais, en polonais, en portugais, en espagnol, en particulier ses livres de spiritualité. Un ouvrage important, au dire de ses confrères, n'a pas encore été publié. Il s'intitule le *Mystère du réel*, volumineux manuscrit qui fut présenté à l'exposition de Saint-Maurice et qui sera, espérons-le, édité un jour. Diverses études ont déjà été réalisées à partir de l'œuvre du P. Léon, dont deux thèses de doctorat. L'une d'elles est consacrée à comparer la doctrine mariale du P. Léon avec celle du P. Maximilien Kolbe.

3.3. De saint François à l'Évangile

Sans entrer plus dans le sujet si vaste de l'œuvre du P. Léon, je voudrais en terminant attirer l'attention des lecteurs sur une évolution qui me paraît importante, et que le P. Léon nous signalait lui-même vers la fin de sa vie. Quel-

39 Ernesto Piacentini OFMConv, *P. Leone Veuthey, Profilo biografico, Elenco delle opere*, Roma 1979.



*Vous qui l'avez connu et aimé
souvenez-vous dans vos prières
de l'âme de notre cher Confrère,
frère, oncle et cousin.*

Père Léon Veuthey

cordelier

né à Dorénaz le 3.3.1896

ordonné prêtre le 16.8.1925

décédé pieusement à Rome le 7.6.1974

III. 9

P. Léon Veuthey, décédé à Rome 1974. (Archives du Couvent des Cordeliers de Fribourg)

ques titres furent consacrés initialement à une réflexion sur la spiritualité franciscaine. Ainsi, il publia en 1942 un *Itinéraire de l'âme franciscaine*⁴⁰, ouvrage dont le succès, en Italie comme en France, exigea une rapide réédition. L'au-

⁴⁰ Leo Veuthey OFMConv, *Itinerarium animae franciscanum*, Romae 1938; *Itinéraire de l'âme franciscaine*, Fribourg 1942; *Itinerario dell'anima francescana*, Roma 1942/1943; *Itinerario da Alma Franciscana*, Braga, Porto 1948; *Franciskawym skladem*, Niepokalanow 1949.

teur reprit ensuite ce thème en écrivant un *Itinéraire évangélique de l'âme*⁴¹. On se souvient du souci constant du P. Léon de ne jamais rien enseigner qu'il n'ait d'abord expérimenté dans sa propre vie. Son évolution spirituelle, entreprise dans le but de vivre la spiritualité de son saint fondateur, lui permet peu à peu de prendre conscience de la largeur de la vision franciscaine: saint François n'avait pas inventé une spiritualité nouvelle, mais il cherchait constamment à se conformer au Christ, son unique modèle. Elaborer un itinéraire spirituel dans l'esprit de saint François équivalait, en définitive, à rechercher l'esprit des béatitudes évangéliques. En une fin de siècle où l'esprit sectaire ne cesse de multiplier les chapelles et les clans de toute sorte, il est réconfortant de découvrir chez le P. Léon ce désir de recentrer sur le Christ un effort de réflexion et d'ascèse qui, en son origine, prenait humblement sa source dans l'exemple du Poverello.

Pour le P. Léon comme sans doute pour les Franciscains d'aujourd'hui, l'image de saint François tenait le rôle d'une icône, qui conduit nos regards au delà d'elle-même, jusqu'aux portes du Mystère. Cette expérience profonde, le P. Léon ne la classerait certainement pas dans la catégories des «vanités»!

5.2 De Saint François à l'Évangile

41 Leo Vuthey OFMConv, *Itinerario evangelico dell'anima*, Barcelona 1946; *L'itinéraire de l'âme*, Paris 1950/1951.